

LE JOURNAL DES MOSSETANS



4, Carrer del Trot - 66500 MOSSET
tel : 04 68 05 02 81 - mel : mossetans@wanadoo.fr

n°17
JANVIER - FEVRIER 2001



Le Comité de rédaction du Journal

remercie tous les lecteurs pour les vœux toujours sympathiques, parfois touchants, qui lui ont été adressés, sous différentes formes, et présente, à son tour, à tous les abonnés, ses souhaits d'une année riche en événements heureux, en bonne santé préservée et en tendresse partagée.

Encouragés par votre fidélité (200 renouvellements d'abonnement à ce jour + 20 nouveaux abonnés) nous entamons ce nouveau millénaire avec le désir encore plus grand de continuer à vous distraire et à vous apporter un peu de cet air vivifiant du Col de Jau et de la fraîcheur de la Castellane chère à nos cœurs de Mossétans.

Nous souhaitons une plus grande participation de votre part à la rédaction de ce Journal ; aussi n'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos remarques, pour apporter votre pierre à cet édifice de mémoire qui est en train, lentement au cours des années, de se construire sur l'histoire de notre village. En effet, tout ce qui est publié est conservé et sera, un jour, republié pour être mis à la disposition de tout le monde.

DANS CE NUMÉRO

Le courrier des lecteurs	2 - 3
En direct du clocher - Violette Grau	4 - 5
Du talc et des hommes - Jean Llaury 2ème partie	6 à 10
Le Baron de Chefdebien - Zagarriga Jean Llaury	11
Le courrier du cœur - Hélène Sigaud	12
Association Capelleta - Y. Mestres	13
Yvan Marquier - Violette Grau	14 - 15
Vacances Mossétanes Jacques Joseph Ruffiandis	16 - 17
Saga des Ducommun - 2ème partie Henri Ducommun	18 à 21
Laurent Capdet - René Planes	22
Pessebre 2000 : Henri Payri	22
Océan - Poème - Henri Ruffiandis	23
Une étoile a brillé - poème Suzy Sarda	23
Les spécialistes du Journal	24
Balade n° 10 : De la Carole au Puig J. et G. Gironès - Jean Llaury	suppl



le courrier des lecteurs

J'ai lu avec le plus grand intérêt l'article bien documenté de Jean Llaury intitulé "Du talc et des hommes" paru dans le n°16.

En vous signalant tout d'abord que la photo du petit train de Cobazet reproduite page 9 a été prise par moi en 1935 et que sur le wagon de grumes sont assis ma sœur Germaine, André Ville devenu professeur au Collège de France et sa jeune épouse.

Je crois devoir ajouter quelques précisions au sujet de l'exploitation des bois par Monsieur Vernis vers 1920/21 à Can Rec et Sarradère.

A l'époque ce fut un grand chantier qui employait une vingtaine d'ouvriers forestiers du début du printemps à la fin de l'automne pour l'abattage de milliers de m³ de sapin et leur débardage jusqu'au Camp de la Salle bordant la D14.

Pour ce faire, le chemin de Sarradère fut remis en état pour faciliter le transport des grumes par charrettes à bœufs fournis par l'exploitant.

Personnel et animaux logeaient au cortal Japote (Ville) à l'Adou. Rémunération des ouvriers : 10 F par jour.

Du Camp de la Salle à la forge da dalt et vers Prades les grumes étaient transportées par camion à pneus pleins provenant des surplus américains de la guerre 1914/18.

Baptiste CORCINOS à Tarbes



A Jean Llaury

J'ai pris connaissance avec intérêt (comme d'ailleurs le méritent vos très instructifs et bien documentés articles) de celui relatif à la carrière de talc.

En ce qui concerne Monsieur Vernis j'ai été en relation de service (entre 1950 et 1960) avec une personne du même nom qui était propriétaire de la scierie d'Engorner entre Ria et Villefranche. Pour alimenter son usine il achetait des coupes de bois lors des adjudications publiques organisées par l'administration des Eaux et Forêts. Il était également propriétaire (avec son frère) de mines de fer à Aytua. Assez inexpérimenté dans l'activité forestière, son entreprise périclita au bout de quelques années. De toute façon, vu son âge, je pense qu'il ne pouvait pas être le Vernis bénéficiaire des concessions accordées par les arrêtés préfectoraux de 1906, 1907 et 1935. Il est

possible, par contre, que ce soit quelqu'un de la même famille car on retrouve le même lien Forêt -Mines.

Les arrêtés préfectoraux cités, s'ils vous intéressent, devraient pouvoir être retrouvés dans les archives de l'Office National des Forêts à Prades, à condition que lors des déménagements successifs - dont un récent - ils n'aient pas été dispersés ... ou bien alors aux Archives Départementales, s'ils ont fait l'objet d'un reversement. De toute façon, pour l'essentiel, ils doivent reprendre les conditions fixées par les délibérations du conseil municipal.

Jean CANAL à Prades



Coucou ! C'est moi : Marie-Hélène Galibern, la femme de l'Henrrrrrrri.

"Poc à poc" je sens que je m'intègre dans le village que j'aime de plus en plus. C'est bientôt la "Nit de Nadal" ; c'est "Decembre congelat". Nous chantons en catalan, en français et en musique.. Je fais des aquarelles, la mer surtout, et aussi Aurillac où nous avons longtemps vécu. A partir de février je donnerai des cours de piano pour tous les âges. A bientôt - "See you soon"

Marie Hélène GALIBERN à Mosset



Je tenais à te souhaiter une très bonne année ainsi qu'à tous les Mossétans. Longue vie à votre journal !

Les droits d'adaptation cinématographique de "Je serai là demain" ont été vendus, et je travaille activement au scénario. Quand il sera terminé, je t'en enverrai quelques extraits en avant-première. Je te tiendrai également au courant du tournage, car certaines séquences se tourneront vraisemblablement dans le Roussillon... avis aux figurants !

Enfin, j'espère pouvoir venir cet été passer quelques jours à Mosset, en attendant que mes droits d'auteur me permettent d'acheter une petite maison dans le village, et d'y écrire face au Canigou ! ah ! ah ! Je t'embrasse bien fort

Éric DARDILL à Courbevoie



le courrier des lecteurs

Quelle belle initiative que ce Journal des Mossetans !

Bien que Pradéen, que de fois ma mère m'a raconté sa jeunesse à Mosset.

Elle habitait à " La Forge" et allait tous les jours à pied à l'école où enseignait son grand-père....

Amicalement

Bernard CLERC à Montferrier sur Lez



C'est par l'intermédiaire de ma sœur, Marguerite Winckler née BRUZY, habitant à Prades, mais originaire de Mosset, que je m'abonne à votre journal lu avec un très grand plaisir.

Natif également de Mosset en 1919, j'ai passé toute ma jeunesse à Prades et fait mes études à l'École Supérieure (la SUP).

La guerre de 39, les événements, le travail m'ont fait quitter le pays depuis près de 60 ans.

Je suis retiré dans l'Aveyron, pays de ma femme, mais j'ai toujours en mémoire les souvenirs d'enfance et je reste catalan de cœur.

J'ai très bien connu Jean Bousquet à qui j'adresse mes plus chaleureuses amitiés. Il doit se souvenir de moi.

Sylvain BRUZY à Nuces-Marcillac



Atous les gens de votre beau village j'envoie nos meilleurs vœux pour Noël et le Nouvel An. J'espère qu'en 2001 me laissera passer beaucoup d'agréables journées chez vous.

Mon opération de la hanche a bien réussi.

Si tout va bien, on passera un séjour à Mosset avant la fin janvier.

Cette nuit (24 décembre) je chante dans la messe de Noël avec le chœur de l'église Sainte Catherine à Anvers.

Je penserai à Mosset et aux gentils Pastorets.

A très bientôt

Marie Josée SNEPPE à Anvers

Comment, triste, Mosset ?.....

Tu vois André, quand on en est loin, même par mauvais temps, on aimerait s'y transporter !

Ici, ce sont les Cévennes qui jouent pour moi ce rôle de soupape pour de trop brèves escapades. Il m'arrive tout de même de trouver le temps de retourner au pays : j'ai encore des cousins à Toulouges, St Cyprien et Sahorre.

Je ne manque pas de faire, à l'occasion, un détour jusqu'à Mosset, une ou deux fois par an. C'est souvent dans l'anonymat d'un passage discret et d'une brève visite qui ne dure que quelques heures. Aussi je me suis promis d'y retourner pour un séjour de vacances, et bien entendu, j'espère bien te rencontrer.

Actuellement je tape sur cette machine - infernale mais fort utile - le texte d'un roman manuscrit, écrit par ma mère et qui a pour cadre Mosset et sa vallée.

Oublié un temps, je le redécouvre avec bonheur à l'occasion de sa "réécriture" informatique.

Inédit, jamais publié, j'ai pensé en faire profiter les mossetans..... (par petits épisodes bien sûr !) Hé puis, tiens, puisque ta correspondance tombe pendant cette récréation, je t'envoie, ci-joint, les premières pages que j'ai tapées - mais non encore corrigées des fautes de frappe et autres.

Je t'en laisse la primeur ! Tu me diras si ça peut se faire.

En attendant que j'aie tout pianoté sur ce clavier, il y a suffisamment de poèmes pour alimenter longtemps le journal !

Amitiés

Alain LAMBERT à Clapier



Je ne pense pas que le pin du clocher soit plus que bi-centenaire.

Pierre Arrous, ancien Maire, avait remarqué qu'un petit sapin poussait au sommet du clocher. Il y avait fait monter deux "desques" de terre par l'employé municipal !

Georges PARES à Vernet les Bains



EN DIRECT DU CLOCHER

*Écoutez le tintement des cloches
et l'écho des voix emplissant les ruelles du village,
portés par le souffle de la Tramontane venant du Col de Jau*

LA LIQUEUR DE COSCOLL

Le coscoll de son nom scientifique "*Molopospermum peloponnesiacum*", appelé plus communément angélique sauvage, est une plante vivace de haute montagne qui pousse entre 1800 et 2000 mètres d'altitude sur les contreforts granitiques de nos montagnes catalanes et plus particulièrement sur le massif de Madres.

Alain Siré, notre maire, et **Olivier Bétoin**, son adjoint, ont eu l'excellente idée d'élaborer un breuvage à base de cette plante.

Après plusieurs tests et une longue expérimentation de mise au point technologique, des experts et des dégustateurs ont déterminé la meilleure recette de cette liqueur. Recette qui reste bien sûr top secret !!

Une liqueur unique, élaborée à l'ancienne et qui, d'après Mme Casalleras pharmacienne, possède des vertus digestives, apéritives, diurétiques et carminatives.

Olivier et Alain ont même pu constater qu'elle était très stimulante.

Alors n'hésitez plus, venez acheter cet élixir à la boutique de la tour des parfums, à Mosset, tous les samedi et dimanche après-midi.

A boire toutefois avec modération !

La rubrique de



FÊTE DE NOËL A L'ÉCOLE

Cette année les enfants de l'école des trois villages ont eu droit à un très beau spectacle de marionnettes, "*la ronde des saisons*", dont les personnages et les décors, tous fait mains, ont enchanté petits et grands.

Le père Noël, chargé de cadeaux, est arrivé à dos d'un petit âne gris et un goûter garni de friandises a été servi à tous. Une tombola a clôturé cette petite fête toujours appréciée des enfants et des parents.

Vous pouvez vous procurer le calendrier 2001 de l'école au prix de 20f. (en vente à l'école)

CARNET DE DEUIL

C'est avec stupeur que nous avons appris le décès prématuré, à l'âge de 63 ans, de

Marie-Thérèse BARRIÈRE

Les obsèques ont eu lieu le 6 janvier à Saint-Estève.

Dans ces moments douloureux nous présentons toutes nos condoléances à Émile son époux, à Roseline sa fille, Gilles GRAELL son gendre, Thibault et Bastien ses petits-fils et à tous ceux que ce deuil éprouve.

CARNET DE DEUIL

Nous apprenons également le décès, à Prades, de
Edgard DUCLOS-OLRY

à l'âge de 93 ans

Nous adressons nos condoléances à son épouse, ses enfants, ses petits-enfants, aux parents et amis, et à Françoise, sa belle-fille résidente à Mosset.

†

Rosa SIRÉ née BABULET

mère de Maurice et grand-mère d'Alain, est décédée à Sausset les Pins (13) le 20 janvier, à l'âge de 91 ans et a été inhumée au cimetière de Mosset. Nous présentons nos affectueuses condoléances à Maurice, à sa sœur Annie, à Alain notre maire, ainsi qu'à toute sa famille.

LE GOUTER DES AINÉS

Dimanche 14 janvier a eu lieu le 6^{ème} goûter des aînés, une vraie tradition, à laquelle les habitants avaient répondu nombreux. Bien que 2001 soit une année électorale, c'est à titre personnel et en tant que guide pour l'avenir du village que **Alain Siré**, notre maire, a présenté ses meilleurs vœux avec simplement 3 mots :

- **Bonheur** : bonheur dans chacun des foyers. Pour Mosset, qu'il reste l'écrin de vertus que chacun d'entre nous saura lui offrir dans le respect d'autrui.

- **Prosperité** : pour tous plus que la richesse sonnante et trébuchante, une prospérité morale et la paix intérieure. Pour Mosset, un cadre de vie plus agréable, plus de richesses agricoles et touristiques.

- **Santé** : la santé pour chacun d'entre nous, sans laquelle rien n'est possible. Pour Mosset une excellente santé financière, de l'audace, de la vigilance et du dynamisme.

Alain Siré a profité de ces moments privilégiés d'échanges avec les aînés pour annoncer que son nouveau poste de directeur au conseil général n'est pas compatible avec sa fonction de Maire. C'est donc **Olivier Bétoin** le 1^{er} adjoint, dont on connaît la compétence et le dévouement, qui conduira aux prochaines élections municipales une nouvelle équipe, composée de conseillers sortants et de nouveaux. Un groupe solide et dynamique.

Alain Siré a renouvelé ses vœux et la fête a commencé autour de bonnes pâtisseries, friandises et boissons de toutes sortes, servies par les toujours dévouées **Jacqueline, Florence et Yvonne**.

Marie-José Delattre présidente de l'association "Grandir avec les livres" a lu un conte qui lui tient à cœur : *Les 4 fils de la terre*.

La soirée s'est terminée très tard avec le chanteur catalan Albert Bueno, dont les chansons sont un cri d'amour à la terre qui l'a vu naître, un cri d'amour à sa langue maternelle qui l'a bercé dès son enfance.

Albert Bueno a terminé sa prestation en interprétant un pot pourri des chansons de Joan Pau Giner, hommage à son ami trop tôt disparu.

LE BEAU NOËL DES PASTORETS

Il est des instants que l'on oublie, passés trop vite pour laisser une trace, il y a aussi ceux que la mémoire conserve toute la vie, soit parce que ces instants sont gravés par l'émotion, soit parce qu'ils prennent le temps de s'incruster dans notre cœur. Ainsi la silhouette de ce petit âne gris, celle blanche et bleutée de Marie et Joseph s'avancant vers l'étable, graves, conscients de l'instant solennel, les premières images du Pessebre 2000 ne seront pas oubliées.

Un Noël pas comme les autres pour un nombreux public qui se pressait dans l'église pour attendre la venue du Messie, car c'est l'histoire de sa naissance que les Pastorets de Mosset, fidèles depuis 1983, avaient décidé de nous raconter. Moment d'émotion dès les premières notes du "Santa-Ni" et le public prendra aussitôt conscience de la qualité de l'ensemble de la chorale, de son homogénéité, du fond de chaque registre, les basses et les alti contrastant avec les aériennes soprani et les ténors. Une grande famille d'où se détacheront tout au long du Pessebre les personnages typiques qui porteront leur message auprès du berceau : les mitrons, le pobret, les pêcheurs, les gitanes, le savetier, le rémouleur, la pastora catarina.

Le diable a bien tenté de troubler la sérénité de la crèche, mais les anges veillaient et il a été mis hors d'état de nuire. Les pastorets ont alors entonné "*salten i ballen*" à quatre voix repris en chœur par la salle qui pouvait enfin s'exprimer par des applaudissements.

Pastorets de Mosset continuez à nous apporter chaque année ce message d'espoir :

"Un sauveur nous est né, un fils nous est donné".
Merci à vous tous et à votre chef de chœur Ursula Van Wijk



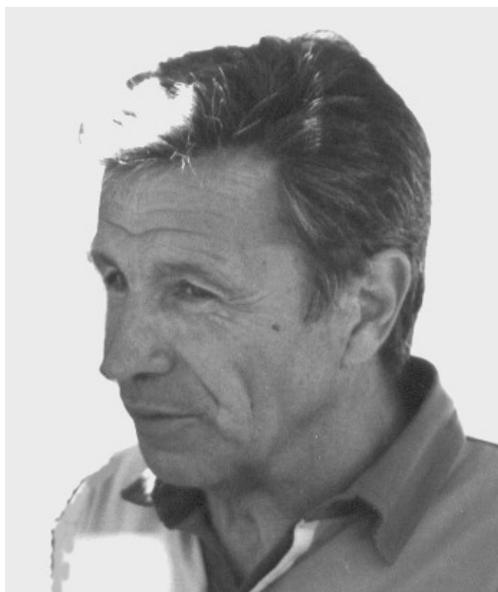
LA CASTELLANE

EN REMONTANT



Du talc et des hommes ou l'histoire interactive d'un minerai dans la vallée

2^{ème} partie -



Jean LLAURY

Quelles étaient les conditions de vie des mineurs et des hommes chargés du transport du minerai ?

Si l'on en croit les deux Marcel précités, le travail démarrait le lundi à 6h et les mineurs restaient bloqués là-haut jusqu'au samedi soir.

Dans les années 1920-1930, ils partaient à pied de Mosset vers 2-3 h du matin chargés de la nourriture pour la semaine. Empruntant le chemin de "las Planes" à hauteur de la tour de Mascarda sur la rive droite de la Castellane, ils montaient jusqu'au domaine de Covazet où les wagonnets tractés par la petite locomotive à vapeur les amenaient au refuge du Caillau qui servait alors de dortoir et

de cantine. Il semblerait que pour "les travailleurs du rail" chargés du transport du talc, de l'entretien de la voie et des diverses réparations, dortoir et cantine aient été situés à la métairie de Covazet. De cette époque subsiste encore, au-dessus de la porte du mas, une énorme sonnerie, vestige du téléphone qui, alors, reliait le domaine à la "farga da dalt" où aboutissait le minerai extrait.

L'exploitation de la carrière était un travail saisonnier car, en hiver, les mauvaises conditions climatiques rendaient le labeur impossible. L'extraction était stoppée "aux premières chutes de neige" (généralement fin octobre – début novembre) et ne reprenait qu'en avril, mai ou juin suivants. Cela demandait donc de la part des mineurs une grande disponibilité mais également d'avoir des occupations rémunérées durant la "mauvaise" saison qui pouvait, certaines années, durer jusqu'à 7 mois.

Qui étaient-ils ces mineurs ? Quelques habitants de Mosset, de Campôme mais aussi de jeunes italiens et espagnols. Etaient-ils nombreux dans la carrière ? De 4 à 7 ouvriers en 1887, leur nombre varie de 14 à 20 en 1900 et ils sont une quinzaine en 1937. Leur contrat était-il reconduit d'une année sur l'autre ou y avait-il renouvellement incessant ? Officiellement la main d'œuvre du Caillau était exclusivement masculine mais on peut supposer qu'une ou plusieurs cantinières (épouse ou fiancée de l'un des mineurs) préparaient le déjeuner, peut-être dans la cabane qui se trouvait alors au pied de la carrière et le dîner au refuge du Caillau.

Sur le plan social rien, apparemment, n'a été fait sur Mosset alors qu'à Prades, le moulin Bataille avait été transformé en logements pour huit ou neuf familles d'ouvriers et qu'à Perpignan, la Société réalisait "des logements sociaux, des jardins ouvriers et faisait bénéficier les employés de mesures d'assurances sociales". Il me faut cependant ajouter que dans les années 1937-38, l'entreprise comptait près de trois cents employés à Perpignan et une trentaine sur Prades.

Je me demandais, précédemment, si la ri-

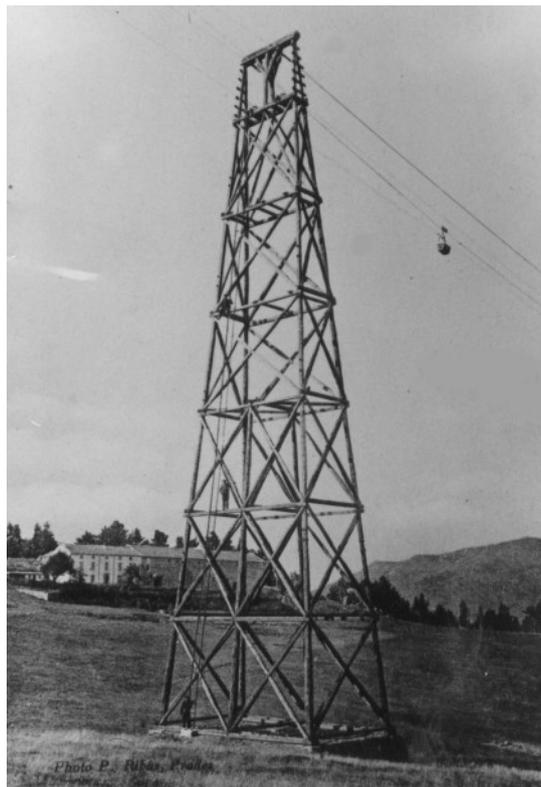


Jean SARDA a longtemps été gardien du domaine de Covazet. Bien avant lui ce fut M. LAFONT, le grand-père de Micheline MAROT qui assurait ces fonctions pour le baron Chefdebien.

chasse engendrée par cette exploitation, exploitation qui connaîtra son apogée dans les années précédant la dernière guerre mondiale, avait eu pour corollaire l'amélioration des conditions de travail !

En fait, il semblerait que le seul changement intervenu après les grèves de 1936 à l'usine de Perpignan et la montée du Front Populaire ait été le suivant : les vivres pour la semaine furent montés au Caillau par camionnette et non plus à dos d'homme. A charge, pour chaque famille, de poster un de ses membres porteur de la nourriture, sur le parvis de l'ancienne maison Arbos (l'actuelle Maison des Arts) dans l'attente du véhicule.

Une anecdote due à Marcel Bousquet : un jeune ouvrier, d'origine italienne, faisait monter son vélo le lundi, et le samedi, alors que ses compagnons repartaient à pied vers Mosset lui, féru de pêche, capturait dans les eaux alors poissonneuses de la haute Castellane un bon plat de truites qu'il descendait sur sa bicyclette à l'hôtel-



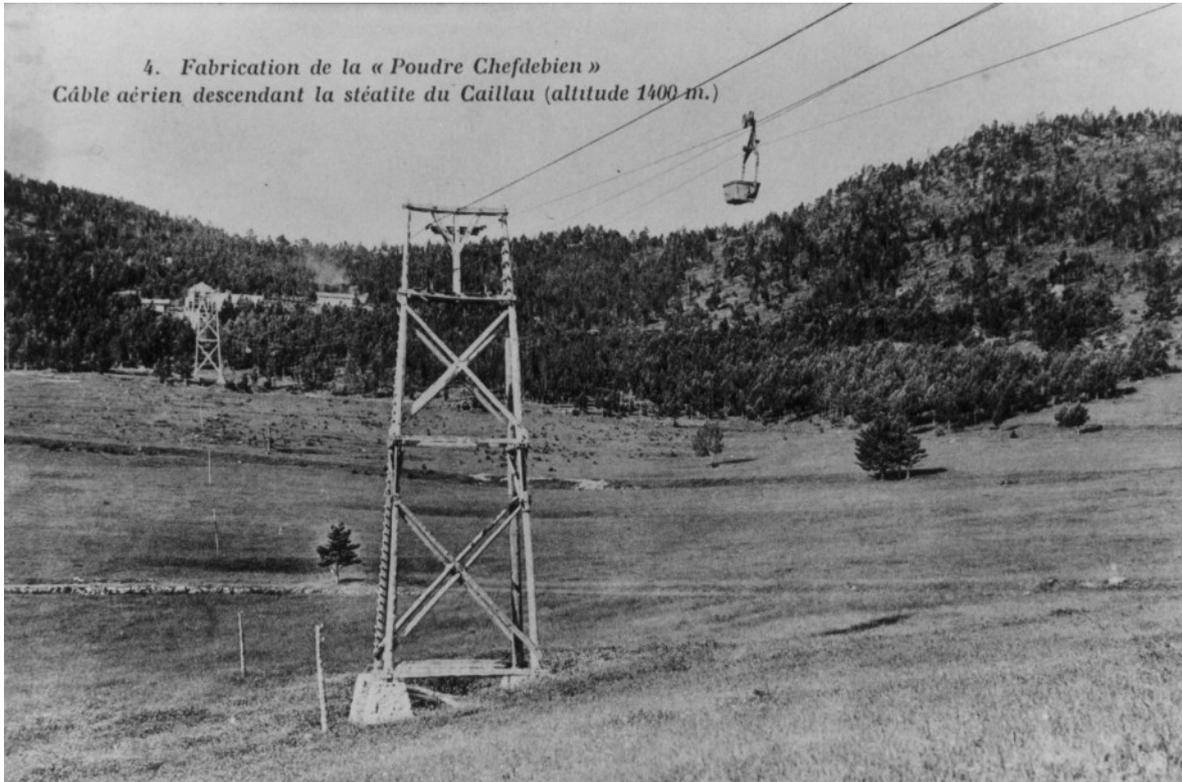
La métairie de Covazet, les pylônes et les bennes permettant le transport aérien. La petite taille des hommes sur le pylône donne une idée de sa hauteur.

restaurant tenu par Jeanne Corcinos. Cette dernière en régalaient alors ses pensionnaires à la fois mineurs et italiens.

Une seconde, plus cruelle, racontée par Marcel Grau qui, très jeune, travailla quelques années en qualité de "muso" (garçon à tout faire) au Caillau : le plus léger retard pouvait entraîner la perte de 2 h rémunérées (on arrivait à la mine à 6h10 mais on était interdit de travail et donc de paie jusqu'à 8h) voire de la demi-journée.

Jusqu'aux années 1930 où la route était simplement empierrée, le transport de la forge à Prades s'effectuait à l'aide de charrettes tirées par deux percherons. Trois "tragers" assuraient l'acheminement : Pierre VILLE, Jean GRAU et Augustin BA-

BULET. Tous les matins, très tôt, le convoi montait, à vide, les 4 km le séparant de la farga, chargeait ensuite le minerai à la trémie pour le descendre à Prades distant de 16 km Retour en soirée au



lié
l e
re-

La trace de la voie ferrée se devine très bien.
Aujourd'hui il ne reste que la trémie, et les restes d'un ancien hangar.

village.

Justement, le problème le plus épineux posé aux divers exploitants de la carrière fut celui du transport du talc vers Prades et l'usine Gibraltar.

Au tout début, avant Chefdebien et même R. Jacomy, le minerai devait, certainement par charroi, emprunter la voie charretière qui mène du Caillau au Col de Jau puis le chemin empierré (alors "chemin royal") qui conduisait, péniblement, à Prades. Ceci devait s'avérer fort long et très aléatoire. D'où l'idée – comme cela se faisait alors pour l'exploitation du fer des mines de la Pinouse, au-dessus de Valmanya – d'utiliser le rail, une petite locomotive à vapeur et un transporteur aérien.

Il semblerait que la première voie ferrée ait re-



La voie ferrée, au milieu des pins, avec le ruisseau qui alimentait Covazet. Du Caillau au Col "del Tour" elle a été transformée en piste carrossable. A partir du "col del Tour" on en retrouve quelques traces.

fuge du Caillau à la gare d'Estarté, simple bâtisse aujourd'hui en ruines, sise au-dessus du ravin de Falguères qui descend vers Campôme. Que devenait alors le minerai ? Là, les avis divergent. Pour les uns existait un câble aérien qui liait directement la gare d'Estarté à Prades (au-dessus de l'actuel Lycée). Cette hypothèse me paraît fantaisiste ! A ma connaissance, aucun vestige de pylône, de câble, de trémie n'a été découvert le long du trajet supposé. Pour d'autres dont Guy Quès, c'est un convoi de charrettes qui, durant une période, aurait conduit le talc par l'ancien chemin de Llugols à Prades.

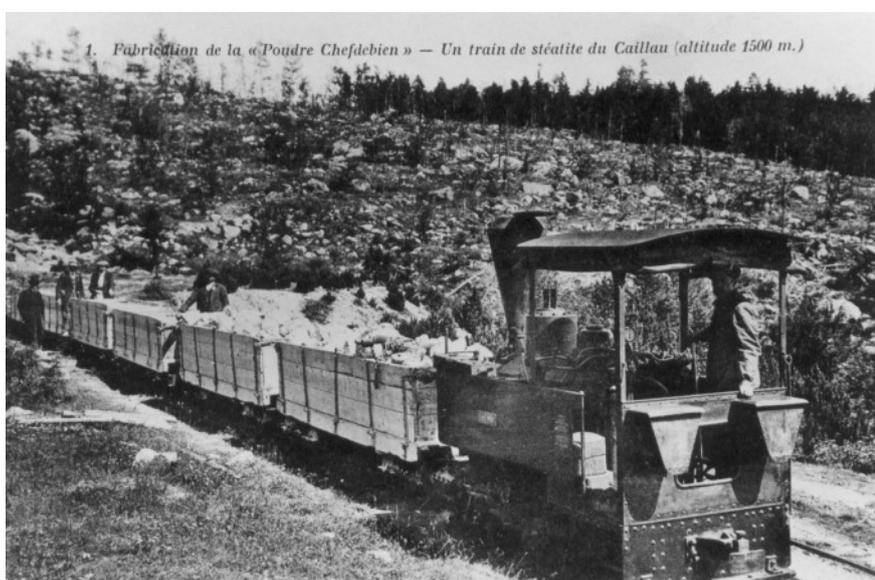
Pour Georges Gironès qui a exploré méticuleusement les environs de la gare d'Estarté – en particulier le ravin de Falguères – et qui, de plus, a déniché une preuve photographique de l'existence d'une tranchée et d'un



Une équipe de mineurs sur le site du Caillau.



Une paire de vaches attelées permettait de remonter les wagonnets vides du Caillau à la Carrière.



1. Fabrication de la «Poudre Chefdebien» — Un train de stéatite du Caillau (altitude 1500 m.)

Train de talc au Caillau.

câble, il était bien prévu, dans un premier temps, d'acheminer le minerai depuis Estardé jusqu'à l'actuel cimetière de Campôme (qui, à cette époque, se trouvait sur le territoire de Mosset) par un transporteur aérien. Malheureusement, il semblerait que le jour de la mise en service le système de freinage par contrepoids n'aie pas fonctionné. Conséquence : chute des bennes et surtout mort d'un employé. Devant ces déboires, le Baron se serait rabattu sur le câble mis en place dès 1907 par M. Vernis en y apportant un certain nombre d'améliorations : construction de la gare de Covazet, d'un hangar de réparations conçu, également, pour abriter la locomotive et un tracteur Renault (de ce hangar subsistent deux longs murs derrière la trémie), consolidation des pylônes, tunnel de réception du talc à la forge...

Sachez, enfin, que la faible puissance de la locomotive s'avérait incapable de remonter les wagonnets vides du Caillau à la carrière. Une paire de vaches attelées suppléait cette carence. Lorsque les wagons

étaient remplis, c'était la simple gravité qui permettait le retour au Caillau où la locomotive prenait le relais jusqu'à la gare de Covazet.

Lors de ce retour en pente, le seul

moyen de contrôle de la vitesse était un serre – frein à main et, d’après Marcel Grau, les déraillements n’étaient pas rares.

Plus tard, lorsque le camionnage prit le relais du charroi, la société abandonna chemin de fer, gare de Covazet, câble transporteur et trémie de la farga da dalt et fit creuser, en aval de la carrière une série de quatre bassins de décantation (René nous en a montré les vestiges) afin d’assurer nettoyage et dépoussiérage du talc amené alors, directement, par camions, à Prades via le chemin forestier du Caillau au Col de Jau.

Je me souviens encore de la ronde des poids lourds traversant Mosset juste après la dernière guerre.

Qu’en est-il, aujourd’hui, de la carrière, de son exploitation et des infrastructures ?

Nous l’avons vu, les gares d’Estdaré et de Covazet ne sont plus que ruines.

Les rails, pylônes (hormis certains socles), wagonnets, bennes.. ont disparu. Il subsiste une longueur de câble suspendue aux pins au-dessus de la forge. La carrière, ravinée, érodée par un filet d’eau qui s’écoule de ses flancs est devenue un amphithéâtre qui pourrait faire le bonheur des géologues et botanistes amateurs tellement elle est riche en contacts métamorphiques, en échantillons de talc, calcite, granites, schistes, quartz ... mais aussi en plantes d’éboulis et de lieux humides.

Sur le plan économique et humain, après l’abandon de l’exploitation par "de chefdebien" en 1975, ce dernier céda le domaine de Covazet au Groupement des Mutuelles Agricoles de Paris tout en conservant le droit d’exploitation de la carrière. Plus tard, la direction parisienne se dessaisit de la gestion du domaine au profit de la Mutuelle Agricole des P.O. qui, elle-même, la céda à GROUPA-MA qui exploite encore de nos jours les bois de Covazet.

Quant à la mine, le droit d’exploitation a été abandonné au groupement de Luzenac (Ariège) qui n’est pas prêt, concurrence oblige, à la remettre en service.

A suivre....

Nota

Métamorphisme : Transformation d’une roche du

fait d’une élévation de température et/ou de pression avec cristallisation de nouveaux minéraux.

Grume : tronc d’arbre abattu et ébranché.

Trémie : réservoir faisant partie d’une machine de triage, de broyage ...

Calcite : calcaire cristallisé

*A la question posée dans le dernier numéro j’ai eu une réponse documentée de **Jean CANAL** de Prades (voir "Courrier des lecteurs du présent numéro) et je l’en remercie.*

*Je remercie également **Baptiste CORCINOS** de Tarbes pour ses précisions concernant les travaux forestiers (voir "Courrier des lecteurs du présent numéro)*

Références

Yves GOURBEAULT pour son remarquable ouvrage sur la "*métallurgie catalane*"

Jacotte et Georges GIRONES : défricheurs du patrimoine mossétan, consultants de terrain et pourvoyeurs de documents photographiques.

René MESTRES : Mémoire du passé récent de la vallée.

Edwige PRACA : "*Les établissements de Chefdebien à Prades*" – Revue "*Conflent*" n° 186-187-188.

Guy BARNADES : Archiviste patenté – Chercheur impénitent auquel je dois de nombreux documents.

Christiane PLANES : Adeptes de l’interactivité.

A suivre....



Dans les années 1950, jeune vacancier à Mosset, je me demandais si ce mystérieux baron

Bref aperçu de la vie et de l'œuvre du baron Fernand de CHEFDEBIEN ZAGARRIGA



était un émule de Charles Quint dont on disait qu'il ne voyait pas le soleil se coucher sur son empire. En effet, lorsqu'en compagnie de mon père, j'allais à la pêche près de la Font de l'Anec, à la recherche des morilles printanières chez Tomeu ou aux girolles à Covazet, il était toujours question du propriétaire de ces territoires si convoités : Monsieur de Chefdebien.

En fait, il ne pouvait s'agir du célèbre baron mais de l'un de ses héritiers car "l'inventeur de la poudre", né en 1838, était décédé en 1914. Formé à l'Ecole d'Agriculture de Grignon (région parisienne) il avait, très tôt, manifesté une grande curiosité scientifique qui se solda par des découvertes dans des domaines très divers. Jugez-en !

En 1873, une faucheuse de son invention obtint le 3^{ème} prix d'un concours organisé au Vermet par la Société Agricole Scientifique et Littéraire des P.O. (à l'époque, on mélangeait aisément les genres).

Quelques années plus tard - en 1882 - cet ingénieur agricole doublé d'un financier avisé, inventa la formule d'une "poudre cuprique" (à base de sels de cuivre) ou "poudre Chefdebien" :

composée d'un mélange de Sulfate de Cuivre et de poudre de talc du Caillau, elle fit des miracles dans le vignoble qui était alors la proie du Mildiou. (Sans oublier le Phylloxéra qui sévisait lui aussi).

Autre invention recensée : une machine frigorifique manuelle. Enfin, il avait fait des recherches sur "la bouteille de LEYDE" : sorte de condensateur électrique.

Autre particularité de la personnalité du baron : il tirait parti de tout !

Exemple : au début du XX^{ème} siècle sa famille possédait à Perpignan, dans le quartier Maillolle, une colline argileuse "dont la courbe chagrinait le regard du baron". Il ordonna donc qu'on l'aplanisse et il eut l'heureuse idée de créer, à la place, une "briquetterie-tuilerie" afin d'utiliser l'argile ainsi déplacée.

Lors de la constitution de l'important patrimoine familial à Perpignan (1877), Mosset (1883) et Prades (1884), le baron fut particulièrement épaulé par son épouse Marie-Thérèse d'Andoque de Seriège qui acquit un certain nombre de propriétés contiguës à ses usines.

De même, ses fils jouèrent un rôle non négligeable dans la modernisation des entreprises..

En janvier 1914, au décès de Fernand de Chefdebien, ce dernier laissait, en indivision, à ses quatre héritiers "*la Société Chefdebien comprenant l'usine Gibraltar et 7 ha de terrains et immeubles à Prades, la carrière du Caillau, le domaine et les bois de Covazet ainsi que la "farga da dalt" à Mosset, la tuilerie-briquetterie de Maillolle, les ateliers de wagonnage de Maillolle ainsi qu'un centre de désinfection des wagons à bestiaux à Perpignan. En outre, elle pratiquait la vente de terrains industriels raccordés au chemin de fer du Midi*".

En fait, il s'agissait du plus important ensemble industriel du département.



le courrier du cœur



Hélène SIGAUD-PARES

Psychologue clinicienne

155, chemin des mésanges
34170 Castelnau-le-Lez

Lettre de Sonia

Mon frère âgé de 32 ans déprime depuis 6 mois, suite à sa séparation non souhaitée d'avec sa compagne après 10 ans de vie commune.

Il n'a pas d'enfants. Il a du déménager et repartir à zéro.

Toutes ses paroles sont négatives à savoir "je suis moche, je ne trouverai jamais personne, ma vie est fichue, personne ne veut de moi."

Pourtant il est très entouré par ses amis et sa famille.

Aucune parole ne le console ;

Comment puis-je l'aider ? Que dois-je lui dire ?

Quelle attitude adopter ?

Il ne veut pas prendre d'antidépresseur et fait mal à ma mère.

Réponse d'Hélène

Votre frère déprime mais c'est vous, Sonia, qui m'écrivez. Vous mentionnez aussi votre mère, à qui il fait du mal. Cela fait donc trois personnes concernées : vous, votre frère et votre mère. Je vais essayer de vous répondre en vous proposant quelques réflexions.

Être triste quand votre conjoint vous quitte après 10 ans de vie commune me semble tout à fait humain et légitime au moins dans un premier temps. En plus, s'il a du "repartir à zéro" je suppose que la peine affective s'est accompagnée d'autres difficultés.

Cependant si ses paroles négatives perdurent, vous pouvez vous demander en effet devant sa détresse comment l'aider.

En ce qui concerne son refus d'avoir recours à un antidépresseur, vous ne pouvez que le respecter. Le médicament peut soulager passagèrement mais ne peut l'aider à comprendre pourquoi il se trouve moche et pense que personne ne veut de lui. Seule une psychothérapie peut lui permettre de se réconcilier avec son image.

L'attitude que vous pouvez adopter (pas toujours facile vis-à-vis d'un frère avec qui les rivalités in-

conscientes peuvent exister) est celle de l'écoute, de l'acceptation et de la reconnaissance de sa souffrance et celle de la neutralité bienveillante, c'est à dire lui signifier : *"Je suis ta sœur et tu peux compter sur mon affection si tu as besoin de mon soutien"* mais attention à ne tenir de tels propos que s'ils sont authentiques. Si son état déprimé vous affecte trop, vous pouvez aussi lui confier votre impuissance : *"j'entends bien que tu souffres mais je n'ai pas les outils pour t'aider."*

Quant au fait qu'il fait du mal à votre mère, mieux vaut les laisser s'expliquer entre eux et ne pas se mêler de leur relation.

Enfin, vous, Sonia, essayez peut-être de vous poser la question sur ce qui vous dérange tellement dans le mal-être de votre frère. De vous, la seule chose que vous me confiez est que sa souffrance vous pèse.

Malheureusement ou heureusement, on reste seul à pouvoir prendre en charge ses problèmes psychologiques éventuellement avec l'aide d'un professionnel. Gérer ceux des autres..... est risqué, à moins que vous n'ayez une vocation de psychologue ?



Lettre de David

Ma fille, qui a 12 ans, n'exprime ni son désarroi ni sa colère et, pour me faire plaisir, elle dit oui à tout. Elle ne me pose aucun problème : brillante à l'école, gentille ; pourtant je vois que parfois je peux la vexer.

J'ai divorcé alors qu'elle avait 2 ans. Elle vit avec sa mère mais je m'en occupe régulièrement.

Pouvez-vous me conseiller ?

Réponse d'Hélène

David, vous ne m'en dites pas assez pour que je me permette de vous donner mon avis. Je vois bien que vous avez l'intuition que derrière cette petite fille "parfaite" se cache peut-être quelqu'un de différent de celle que vous croyez connaître.

Apparemment vous vous efforcez d'être un bon père et je vous en félicite mais vous savez qu'il faut aussi accepter que l'éducation reste une "tâche impossible" (C'est Freud qui l'a dit).

"Vous pouvez la vexer" : c'est trop vague. Où verriez-vous le problème de cette supposée susceptibilité ?

Si vous le souhaitez, écrivez-moi une plus longue lettre avec plus de détails. Je ne l'enverrai pas au journal sauf si vous m'en donnez l'autorisation et j'essaierai de vous répondre personnellement.



ASSOCIATION CAPELLETA

YVONNE MESTRES

Bilan des activités de l'année écoulée

25 février : Carnaval avec les enfants du village et ceux de l'Association Mosaïque de Prades : cavalcade, promenade à dos d'âne, ânes guidés par Marianne, Margriet et Hans, que nous remercions - goûter pour tous à la salle polyvalente.

3 mars : escale du Festival Méditerranéen avec flûte et contes sur le thème "*Hommes et Arbres*" dans le cadre de la Méridienne Verte.

19 mars : café-théâtre avec la troupe "*Les beaux masques*" de Thuir qui nous a fait passer un agréable après-midi. Pause gourmande prévue au programme.

Lundi de Pâques : Capelleta et Pastorets de Mosset ont assuré les traditionnels "*Goigs dels Ous*" toujours très appréciés des Mossétans.

7 mai : deux manifestations pour la foire de printemps - une exposition vente d'artisanat d'art sur 3 jours, très visitée et un très beau concert à l'église avec la "*Coral Polifonic*" de Tremp (Catalogne Sud) - Une prestation superbe !

21 mai : un concert de musique ancienne avec flûte et clavecin a attiré beaucoup de monde - Malvina Martrille et Cécile Monier ont ravi le public.

18 juin : la *Cantilène de Thuir* composée de jeunes de 13 à 20 ans a chanté de la variété, du jazz, mais aussi du classique.

15 juillet : concert de rock catalan avec le groupe "*Apoli*".

18 juillet : concours de peinture "*Mosset, de Corbiac à Mascarda*" - 20 participants.

14 août : *Tarda Catalana* avec les Pastorets de Mosset - Un grand moment de plaisir et de

bonne humeur pour le public Mossétan et pour les acteurs.

5 au 13 août : exposition "*Empreintes narratives*" - présentation de photos de Florent Miane et des peintures-sculptures d'Albert Heijdens - franc succès pour cette exposition.

29 octobre : "*Castanyada i vi nou*" toujours très attendue a été une réussite - le concert-bal animé par le groupe "*Pé Descanç*" a donné une ambiance festive à cette manifestation.

7 décembre : 2^{ème} escale du Festival Méditerranéen avec un concert de guitare et flûte d'un haut niveau, très applaudi.

L'Association Capelleta remercie la Fondation Krüger pour les concerts offerts au village en avril et juillet : deux concerts de guitare et mandoline d'un excellent niveau, donnés par les musiciens des stages internationaux de guitare dirigés par Alberto Poncé, professeur de guitare à l'École Normale Supérieure de Musique de Paris. Un concert de "*Musicoûme*" stage pour enfants et adolescents musiciens (flûte, guitare et autres instruments) - un véritable orchestre de jeunes qui surprend agréablement et enchante le public.

9 décembre : Capelleta s'investit dans le Téléthon en organisant la première partie d'un spectacle et la grande tombola. Les écoliers et les ados du village ont mis au point un programme très attractif avec des chants, des poésies, des sketches, des danses, des enchaînements chorégraphiques bien préparés - des applaudissements soutenus ont récompensé tous ces jeunes que nous remercions vivement.

Nous remercions également les commerçants du village, les entreprises du Conflent travaillant sur la commune, les artisans d'art de la boutique "*Montagn'Art*", les associations Mosaïque, GV Mossétane, les particuliers, la Mairie qui ont offert des lots pour la tombola. La mairie a offert la deuxième partie du spectacle avec "*L'Esbart Sant Jordi*" très applaudi.

Capelleta termine en vous présentant ses vœux de bonne et heureuse année 2001.

Un grand merci aux 20 adhérents qui nous soutiennent toute l'année.

Yvan MARQUIER
Instituteur à Mosset
par
Violette GRAU

Dans plusieurs numéros de notre journal certains d'entre nous évoquent leurs années d'écolier et leur instituteur.

Roger et moi aimerions vous parler de celui qui a marqué notre enfance et que toute une génération de filles et de garçons garde en mémoire : M. Yvan Marquier.

Il a 19 ans quand il arrive à Mosset, c'est son premier poste, il sort frais émoulu de l'École Normale. Nous sommes en 1956.

Le premier jour de classe il est confronté à une énigme, aucun matériel n'est disponible pour faire ses cours, aucun cahier, aucune archive. A l'époque, tous les étés, les salles se transforment en dortoirs pour la colonie de vacances et l'ancienne institutrice a tout remisé dans des cartons au grenier. Malgré tout il fonce, se débat avec son savoir et son manque d'expérience. Il met en place une méthode révolutionnaire en ce temps là : "La méthode de Célestin Freinet" basée sur cette idée : *"le savoir ne tombe pas sur toi, c'est toi qui va vers le savoir"*.

Il pousse les enfants à aller vers les connaissances ; il met à leur portée du matériel pédagogique et éveille leur désir de recherches. Il crée des ateliers d'activités dirigées où les parents peuvent participer. Il met en place une école coopérative où la discipline et la bonne marche se font en relation avec le maître et les élèves. Les enfants sont partie prenante du bon fonctionnement de la classe et toutes les semaines se réunissent pour discuter et améliorer la vie scolaire.

Malgré tout ce chamboulement, il est aussitôt adopté par les parents et les habitants du village. Il organise même avec M. Soler, maire de l'époque, un voyage d'étude au pays basque où toute la population est invitée. Suivront d'autres voyages scolaires : Marseille, Lourdes, Barcelone, tous axés sur la connaissance du patrimoine et l'économie des régions visitées. Nous, les enfants, avons un grand respect pour

ce maître qui était sévère, droit mais ô combien humain et social.

En 1960, il est appelé sous les drapeaux à Toulouse, c'est Annie, son épouse qui le remplace, elle continue sur la lancée d'Yvan, avec peut-être plus de douceur, mais chaque fin de semaine, le maître est là en permission et supervise le travail accompli. Pas question de se relâcher !

A ce moment là, l'école comptait jusqu'à 30 élèves en classe unique, du CP au certificat d'études, sans aide maternelle, qui le ferait de nos jours ?

Si je ferme les yeux et évoque ce temps là, je vois une classe silencieuse, les enfants penchés sur leur cahier, M. Marquier arpente les allées. Dans l'entrée flotte une odeur de cigarettes américaines, à l'étage un disque de Brassens passe sur le tourne-disque et une Vespa est garée devant la porte.

Roger, lui, se souvient du temps où M. Marquier était célibataire. Ses tantes, qui habitaient Catllar, lui en-

voyaient par l'auto-bus, son repas de midi, bien calé à côté du moteur pour le tenir au chaud. A midi et demi il y avait toujours un bénévole pour aller attendre le bus !

Pendant leur séjour à Mosset, Yvan et Annie ont eu la joie d'avoir une fille Pascale, qui leur donnera plus tard une petite fille Clémentine.



Annie et Yvan chez eux en novembre 2000

Aujourd'hui, Yvan et Annie, tous les deux retraités à Catllar, ne manquent pas d'activités et vivent dans une ancienne magnanerie (bâtiment servant à l'élevage des vers à soie) qu'ils ont restaurée avec passion et beaucoup de goût. Yvan revient de temps en temps à l'école de Mosset car il est délégué départemental de l'éducation nationale et en tant que tel participe aux conseils d'école.

Yvan, Annie, nous vous remercions pour cette période de notre enfance et pour avoir fait de nous des hommes et des femmes prêts à affronter la vie !



Classe de Yvan MARQUIER - Mosset 1958



Classe de Annie MARQUIER - Mosset 1960



MOSSET FA TEMPS

VACANCES MOSSÉTANES AU DÉBUT DU SIÈCLE



JACQUES JOSEPH RUFFIANDIS

A la suite de plusieurs visites que nous lui avons rendues dans son fief de Maury, Henri Ruffiandis, très obligeamment, nous a permis de prendre connaissance de plusieurs cahiers de souvenirs et de réflexions écrits - pour les premiers dans les années 1941 - 42 - par son père Jacques-Joseph Ruffiandis auteur, par ailleurs, du seul ouvrage relatif à l'histoire de notre village : "Mosset, vieille cité".

Tout aussi obligeamment Henri nous a autorisés à publier dans le Journal des Mossétans tout ou partie des faits relatés mettant en scène le jeune Jacques-Joseph, sa famille et son village natal. Voici donc, écrit dans un style que ne renierait pas le Marcel Pagnol de "La gloire de mon père", le premier épisode de ces souvenirs vécus dans les années 1906-1907 et remémorés en 1941.

Jean Llaury

Quand les vacances d'août arrivent, le paradis s'ouvre pour moi....

Le dernier jour de classe passé, les livres de prix reçus - car à cette époque bénie on nous distribuait en-

core des livres de prix au milieu des flonflons d'une musique militaire sur une belle estrade garnie de drapeaux, au milieu du square des Platanes - ma mère m'expédiait chez ses parents de Mosset.

On me confiait, en gare de Perpignan, à quelque voyageur de nos amis qui me convoyait jusqu'à Prades ; là je montais dans la vieille patache de Parès, le voiturier de notre vallée, ou sur le break du vieux Casimir, et en route pour le village natal.

Je ne me possédais pas, j'étais impatient, Dieu que ce voyage était long !! La vieille guimbarde grinçante s'arrêtait à Cattlar, à Molitg les Bains pour laisser souffler les bêtes, déposer le courrier et semer quelques voyageurs. Le voiturier se désaltérait d'un savoureux filet d'absinthe. Puis après Campôme, apparaissait la tour trapue du monastère de Corbiac qui appartenait à mes grands-parents paternels. La bonne maman et mes jeunes cousins venaient m'embrasser au passage. Bientôt le clocher de granit gris de Mosset se dressait dans la vallée de la Castellane toute verte, puis au tournant de la "Descargue" les gradins étagés du vieux village se développaient dominés par l'antique donjon du Marquis d'Aguilar. Je le revoyais chaque année avec une bien douce émotion, mon vieux village aux étroites ruelles tortueuses, en escalier, si favorables aux interminables parties de cache-cache, aux vieilles maisons si familières, où encore aujourd'hui chaque coin me raconte des heures joyeuses de mon enfance.

Au milieu des commères et des badauds accourus, affairés, au bruit des sonnailles, on descendait de la patache devant le porche en forme de cloître de la grande église dédiée à Saint Julien.

Ma grand-mère maternelle, qui avait un faible particulier pour le fils aîné de sa fille aînée, m'attendait, m'embrassait deux ou trois fois, me félicitait sur ma bonne mine et mes succès scolaires avec force exclamations patoises colorées qui me remplissaient de joie chaque fois et nous montions par la rue du "Pou" (puits) à notre vieille maison nommée "La Loge".

Là les gâteries commençaient : repas de lait, de jambon, de fromage de chèvre, de gelée de framboises.

Ah ! les fromages de ma grand-mère, la "Mare vel-

le" (vieille maman) comme nous l'appelions tous, ils étaient célèbres dans toute la vallée ; fabriqués avec le lait de ses chèvres, ils étaient séchés dans un grand panier garni de paille qu'elle suspendait tout l'été à l'ombre des basses branches d'un grand houx aux baies écarlates qui s'élevait à côté de notre "Cortal". Cette bergerie appelée par les uns "Rocamagnou", par d'autres "las Joules", je la revois encore au milieu des chaos granitiques des montagnes de la Serre, vers Sournia. J'y passais mes deux mois de vacances comme un jeune poulain en liberté, mon seul travail consistant à garder les deux vaches du grand-père, vaches dociles qui se gardaient bien toutes seules..

Le lendemain de mon arrivée à Mosset, de bon matin, on mettait le bât au grand âne gris qui était hargneux en diable, mais tolérait toutes mes fantaisies me jugeant sans doute indigne d'une colère d'âne. On calait sur le bât, avec une corde de crin, deux grands sacs de toile bise pleins de provisions pour la semaine : grosses miches rondes de pain gris cuit dans notre four de la Loge, sucre, sel, légumes, fruits et "Hi ! bourrou ! ", en route pour le cortal.

Nous franchissions le Portal de Coume Gelada, ancienne porte moyenâgeuse de la cité et nous escaladions la Rabouillède, colline pierreuse couverte de fourrés de cistes, qui domine Mosset à l'est.

La montée était rude et malgré la fraîcheur du matin je soufflais, alors je m'accrochais à la queue de l'âne qui gravissait allègrement les nombreux lacets du sentier rocailleux. Mon grand-père, malgré ses soixante-dix ans passés, allait devant nous d'un pas égal ; ma grand-mère suivait, me racontant inlassablement de vieilles légendes ou des pieuses histoires dans le vieux catalan de notre région qu'elle émaillait d'expressions pittoresques si savoureuses et de vieux proverbes transmis de génération en génération.

Après une heure et demie de marche à travers les cistes et les genets, nous arrivions à la fontaine de la "Mesure", puis au Cortal composé d'une grande bergerie et d'une "casette" (casetta = petite maison) où nous prenions les repas.

J'avalais une grande écuellée de lait, puis je garnissais un petit sac de toile bleue de pain, de fromage, de saucisson et de fruits et je menais les vaches au pré pendant que mon grand-père donnait la liberté à son troupeau de brebis et de chèvres qui s'égaillaient dans les friches dans un bruit de claires sonnailles.

A quelques centaines de mètres au-dessus du cortal, au milieu d'un cirque entouré de rochers sauvages, s'étendait un grand pré. Il était connu de tous les bergers du voisinage et de tous les chasseurs des villages voisins parce qu'il y avait une fontaine aux eaux fraîches et limpides au bord de laquelle s'élevait un platane ; chose curieuse car à une telle altitude, dans un lieu où les arbres étaient très rares, ce platane apparaissait comme une anomalie.

Pendant que les vaches brouaient paisiblement, je m'allongeais béatement à l'ombre du platane et je tirais de mon sac un vieux livre que je ne manquais pas d'emporter au cortal chaque année : "Le tour de France de deux enfants" par Bruno. Les clochettes des vaches et le crissement des millions de sauteuses du pré berçaient le rêve qui m'emportait à la suite des aventures d'André et de Julien à travers la France.

L'air était d'une pureté sans égale ; vers le sud se dressait la masse splendide du Canigou où l'on distinguait quelques rares coulées de neige persistante ; dans la vapeur matinale je voyais à ses pieds les fumées de la petite ville de Prades ; j'étais heureux.

Parfois, quand la chaleur du jour commençait à tomber, j'escaladais les amas de rochers qui bordaient le pré vers le nord : l'un d'eux en forme de large cône et creusé de fentes et de curieuses vasques naturelles, me plaisait beaucoup. Je m'étais aménagé, sur son sommet, un coin où je me blottissais comme dans un nid et d'où je dominais le paysage. Je vivais là, comme un petit Robinson, des journées magnifiques. J'emmenais avec moi le chien de berger de grand-père, noir, velu, caressant, appelé "Farou". Il chassait pour son compte, dans les éboulis rocheux, les nombreux lapins qui s'y cachaient ; une fois même il s'introduisit dans un trou de renard ou blaireau, je l'entendis longtemps aboyer avec fureur et il revint assez penaud le museau ensanglanté.

J'eus un jour la bonne fortune de lui confisquer un jeune lapereau qu'il venait d'étrangler et que je rapportais fièrement, le soir venu, à la mère-grand.

Et les jours passaient, calmes, remplis d'une vie égale, loin de l'agitation des agglomérations. Aux approches de la nuit, je ramenais les deux vaches à leur étable et, après un sobre repas, je m'asseyais sur un banc de pierre devant la petite "casette" du cortal. Le silence montait, les insectes cessaient de bruir, parfois un renard glapissait dans le maquis des cistes ; le Madres, le Canigou devenaient rose, puis mauve, puis bleu foncé, les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel ; dans la grande vallée de Prades, vers le fond, les lumières clignotaient ; alors grand-mère me racontait une vieille histoire de Mosset, ou bien elle laissait errer à haute voix ses souvenirs sur la généalogie de notre famille, puis me parlait du bon Dieu avec une simplicité doucement persuasive et une foi naïve et absolue. La calme nuit montait des bas-fonds, puis nous montions au "pailler" et, roulés dans les draps, nous nous enfoncions dans la paille, creusant un nid où nous reposions en paix jusqu'au soleil levé pendant que des souris chassaient autour de nous les rares grains échappés au fléau.

Heureux temps, heureuse époque !

LA SAGA

PEU COMMUNE

DES DUCOMMUN

PAR ROBERT DUCOMMUN



2^{ème} partie

Avec un tel carnet de commandes et un tel parrainage, le maître artisan dût installer un atelier en ville. Il trouva un local à l'angle de la rue Notre Dame (actuellement Louis Blanc) et de la rue Grande des Fabriques (aujourd'hui place de Verdun).



Le Comte venait souvent retrouver son protégé à son atelier.

Il accrochait la bride de son cheval au gros anneau, destiné à cela, devant la fenêtre qui donnait la lumière nécessaire à ce métier, et rentrait bavarder un moment.

Il était très intéressé, parfois surpris, par les récits que lui faisait ce jeune "globe-trotter" qui lui décrivait les différentes façons de vivre en Suisse, en Amérique et dans d'autres régions de France...

Pierre, Joseph, Henry, quant à lui, commençait à apprécier cette ville ou " *il aimait se promener au marché, sous les arcades (la Barre), rencontrant des "Traginers" venant de la vallée du Tech et d'Espagne*", écrivait-il à sa mère au Locle, " *au milieu de gens qui parlent une autre langue, le Catalan, qui ne boivent pas à l'aide d'un verre ou d'un gobelet, mais captent un filet de dix centimè-*

tres environ, d'eau ou de vin, distillés par une cruche ou un "puru" qu'ils lèvent au-dessus de leur tête et captent, avec beaucoup d'agilité, à l'intérieur de leur lèvre inférieure légèrement avancée".

L'amour du métier et de la ville ne tarda pas à prendre, bientôt, le visage d'une ravissante Catalane : Lucie Rigaud, petite-nièce du peintre Hyacinthe Rigaud.

En 1842, on passa l'acte notarié : Pierre, Joseph, Henry Ducommun, dit " *Tinnon du Locle*", Bourgeois de Valangin, de Principauté et canton de Neuchâtel, épousait Lucie Rigaud, fille de feu Pierre Rigaud et Thérèse Vialar, de Perpignan.

La branche horlogère roussillonnaise des Ducommun plantait ses racines.

Le 19 février 1843, Jean, Baptiste Bessières " *fait une convention*" (bail avec Henry Ducommun (Pierre, Joseph, Henry), lui louant 300 francs l'an et pour dix ans, le magasin de la rue Notre Dame (rue Louis Blanc) mitoyen à l'atelier de réparations, que celui-ci occupe déjà.

Le 1er juin 1849, le même sieur Bessières, loue également pour 300 francs par an et pour dix ans, le deuxième magasin, mitoyen avec le premier et en prolongement, dans la rue Notre Dame (Louis Blanc).

Le 1^{er} octobre 1849, le sieur De Lamer, lui loue pour quatre ans et 200 francs par an, les appartements situés au-dessus du magasin.

Il faut souligner que dans tous ces actes, il n'est jamais fait mention des deux premiers prénoms (Pierre, Joseph) mais uniquement du troisième (Henry) et que toutes les signatures sont de Henry Ducommun.

Son fils, Eugène, Félix, passa la majeure partie de sa vie sous l'autorité de son père, qui mourût à 79ans et de sa mère, puisqu'il décéda la même année que cette dernière, en 1893.



Eugène Félix DUCOMMUN
(1854-1893)

De plus, sa femme, Rose, tenait également le magasin, surtout la vente, alors que lui s'occupait du côté technique et des réparations.

Il avait, cependant, "chevillé au corps" l'amour de sa profession, puisque, en 1887, Eugène Ducommun s'était préoccupé, sur le plan national, d'un projet de livre imprimé, destiné à l'enregistrement

des réparations appartenant aux clients et des achats et ventes des bijoux en or et en argent. Cette idée eût l'agrément de tous les horlogers bijoutiers. Elle fût adoptée par les services de la garantie et subsiste toujours.

A l'époque, on notait sur un cahier, et à la suite, aussi bien les rhabillages, que les achats, les ventes et les réparations de bijouterie.

Il demanda et obtint que la partie concernant les réparations, la partie ventes et la partie achats occupent chacune une section bien délimitée dans ce livre. (Paru dans "L'Union Horlogère", journal officiel des horlogers bijoutiers de l'époque, pages 237 et 238 du n° de juillet 1887).



Eu-

Eugène - Félix Ducommun et son épouse
Rosine Thomas

gène, Félix mourut très jeune (39 ans), laissant une veuve encore plus jeune que lui, 35 ans.



Les descendants d'Eugène et leur mère :
Henri (père d'Henri et Robert), Félix, Geoffroi.
Assises : Rose, la mère et Cécile, la sœur des trois précédents.

A noter que Rosine, veuve toute jeune, épousa en deuxième noces M. Duran, mercier à Perpignan, originaire d'Ich, ce qui valut un certain temps : Mme R. DURAN Succ.

-photographie de 1907-

Quelques années plus tard, elle se remaria avec monsieur DURAN, un mercier de Perpignan, originaire d'Hix (Bourg-Madame, en Cerdagne) ; c'est pourquoi, durant quelques années, la bijouterie fût à l'enseigne de "R (Rose) DURAN Succ."

Néanmoins, elle avait quatre enfants (trois garçons et une fille) de son premier mariage ; c'était, par ordre de naissance : Henri (père des actuels Henri et Robert), Félix, Cécile et Geoffroy.

Félix et Geoffroy n'eurent pas de descendants.

Cécile se maria avec un instituteur de Gardouch, non loin de Carcassonne, avec qui elle eût une fille : Jane, mais elle divorça quelques années plus tard.

Mon père, Henri, l'aîné des quatre, leur acheta, à chacun leur part du magasin, ainsi qu'à sa mère.

En 1928, lorsque sa mère se retira, mon père, ayant contracté la tuberculose, était trop fatigué (il mourut deux ans plus tard) pour prendre la suite et ma mère, trop accaparée par deux enfants encore jeunes (6 et 7 ans) et un mari à soigner, ne pouvait, en plus, s'occuper d'un magasin.

Il fût cédé en gérance à un certain monsieur Glanes, qui faillit bien "couler" la boutique.

Lorsqu'en 1939 ma mère la reprit, le sieur Glanes avait disparu avec le stock et laissé les locaux dans un état lamentable.



médaille du magasin en 1920

Heureusement, tous les anciens fournisseurs et notamment les Ribaute de Limoges, l'encouragèrent et moi-même (je n'avais que 18 ans) ayant manifesté le désir de rentrer dans cette profession, nous avons, petit à petit, remis le magasin en bonne voie.



Henri DUCOMMUN (1882-1930)
Père de Henri et Robert - Fils d'Eugène-Félix

Mon frère ne manifesta le désir de nous rejoindre que deux ans plus tard.

Ma mère s'était remariée un 1935, avec Pierre, Jean, Paul, RIGOLE, qui fût pour mon frère et moi-même, un père exemplaire.

J'ai employé, à bon escient, le mot "père" puisqu'il nous a adoptés, le 18 février 1960, mais outre ce geste prouvant qu'il nous considérait bien comme ses enfants, je me dois d'attester qu'aucun père naturel n'aurait fait plus que ce que cet homme a fait pour nous.

C'est ainsi que dans tous les actes officiels, mon frère et moi-même, ainsi que tous nos descendants sont des DUCOMMUN - RIGOLE.

En 1950, la famille constitua une S.A.R.L. qui fit l'acquisition de la maison dont la façade est face au Castillet.

En 1954, on constitua, avec les quatre immeubles, une S.C.I. (Société Civile Immobilière) qui prit la décision de démolir les quatre vieilles maisons et de construire, à la place, un immeuble de quatre étages, dont la cave, le rez-de-chaussée et le premier étage seraient destinés au magasin ainsi que le quatrième, pour les réserves. La S.A.R.L. fut transformée en S.A. (Société Anonyme).



Composé de 3 immeubles (ci-dessus) démolis fin 1954, pour donner naissance à l'actuel bâtiment (ci-dessous)



Donc, actuellement, la S.C.I. DUCOMMUN, loue l'immeuble situé 23, rue Louis Blanc à la S.A. Bijouterie DUCOMMUN, dont Pierre et Henri, les fils de Robert et Henri, sont les Gérant et Cogérant, pour

la bonne continuité (1840-2000) de la BIJOUTERIE DUCOMMUN, de père en fils depuis 160 ans ! Et, bien sûr, toujours au même emplacement qu'à l'origine : AU PIED DU CASTILLET.

Le CARILLON



Installé à l'angle de l'immeuble, on peut, sur son cadran en opaline éclairé la nuit par l'intérieur, lire les heures depuis le pont des Galeries Lafayette (ex. Nouvelles Galeries), la rue du Castillet, la rue Grande des Fabriques, la place de Verdun et la rue Louis Blanc.

Quant aux sons de ses cloches, on

peut les percevoir jusqu'à la Cathédrale Saint Jean, dont elles prennent le relais.

L'idée d'installer un carillon à cet angle, m'est venue alors que je me promenais dans la ville de Genève.

Mon attention fût attirée, au coin d'une rue, par un haut-parleur qui diffusait l'heure d'une pendule. Je trouvais cela original et en même temps publicitaire pour une horlogerie.

La réalisation n'était pas si simple, d'autant que j'avais des idées très ambitieuses : j'aurais voulu qu'à midi les cloches jouent une sardane et qu'en même temps, s'avancant sur un plateau, sur ou sous le cadran des heures, une ronde de marionnettes exécutent la danse catalane.

Mais, ces airs de fête, si chers à nos cœurs, sont composés de notes qui vont du très grave au plus aigu, ce qui exigeait un nombre trop important de cloches.

Avec le souci que m'a donné la création des cinq cloches actuelles, j'ai pu réaliser les difficultés que m'avait épargnées l'abandon de ce vaste projet, d'autant que le fondeur (monsieur Bolée, de saint Jean de Braye, dans le Loiret, l'un des plus réputés des fondeurs français) à la quatorzième fonte, a failli abandonner ; heureusement, la quinzième fût réussie.

Faute de pouvoir réaliser la Sardane, j'avais jeté mon dévolu sur la sonnerie du "Big-Ben" de Westminster.

Mais, là encore, il fallait obtenir, transposé ici en sol majeur, avec des cloches ne pesant que quelques kilos chacune, le son du carillon en mi majeur produit par des cloches de plusieurs tonnes...

De plus, pour supporter leur poids et leurs vibrations à chaque tintement, il fallait concevoir des consoles rigides et très solides, en bronze doré, mais également creuses pour permettre d'y faire passer les fils d'alimentation électrique. De plus, entièrement démontables, en prévision d'éventuelles réparations.

La réalisation de l'ensemble commença en 1955, ne nécessitant pas moins de six corps de métiers, y travaillant sans relâche pendant deux ans.

Le carillon sonnait les quarts, les demies, les trois quarts et les heures, aurait pu, pour certaines personnes au sommeil fragile, être assez dérangent la nuit. Pour ne pas gêner la tranquillité du voisinage, j'avais installé, sur le mécanisme, un système, appelé "*Silnuit*", qui arrête les tintements le soir à 21h45 et ne les reprend que le lendemain matin à partir de 8h.

Ne voilà-t-il pas que trois semaines après sa mise en service, en 1958, je reçois la visite d'un inspecteur de police en civil qui me fait part d'une pétition de quelques personnes du quartier, qui se plaignent du bruit des cloches la nuit et plus particulièrement des dix, onze et douze coups de minute, qui les empêchent de dormir ou les réveillent.

L'inspecteur fût outré, lorsque je lui fis, preuves à l'appui, la démonstration que les faits reprochés étaient faux et de l'impossibilité que cela, même par accident, puisse se produire.

Discrètement, et sans que je le lui ai demandé, il me laissa jeter un coup d'œil sur la liste des cinq ou six noms qui avaient signé la pétition.

Quinze ans plus tard, pour la réfection des vitrines et de la façade, j'arrêtais le carillon et l'entourais de matelas, afin d'éviter tout accident et notamment aux cloches.

Quelle ne fût pas ma stupéfaction, quelques semaines plus tard, de me voir interpeller, dans la rue, par deux des signataires de la pétition, qui me dirent trouver intolérable de priver si longtemps le voisinage du son de mes cloches.

Je leur répondis, ponctué d'un large sourire :

"Et dire qu'il y a des gens qui s'en plaignent !"

Je ne saurai jamais s'ils ont compris l'allusion.

Un homme de montagne nous a quitté

hommage de
Renée Planes

Nous étions quelques-uns au Caillau, voici quelques semaines, autour d'une table chaleureuse. Chaleureuse par la présence d'un feu dans la cheminée, chaleureuse par l'accueil d'Armelle, chaleureuse par toutes ces personnes rassemblées là pour la transhumance des chevaux, chaleureuse par l'évocation de notre rencontre avec **Laurent CAPDET**, chacun y allant de son anecdote.

Nous ne savions pas, ce jour là, que nous rendions un dernier hommage à celui qui s'éteignait peu à peu.

C'est avec beaucoup d'émotion que *Galinette* nous raconte comment, à 12 ans, Capdet était venu le chercher chez son grand-père pour le former au métier de vacher. Depuis qu'il ne pouvait plus venir dans "sa montagne", *Galinette* lui rendait visite de temps à autre.

Pour ma part, je l'ai connu dans les années 75. Alors que nous cueillions des groseilles à la "*Jasse du Caillau*" avec ma tante Louissette Calmon, un orage, aussi inattendu que soudain, nous trempa jusqu'aux os. Capdet nous proposa un abri dans "sa maison de berger" de la Jasse et nous fit un feu avant d'engager la conversation. C'est ainsi qu'une longue amitié naquit.

Il accueillit aussi, avec beaucoup de simplicité et de curiosité, sans à priori, mes amis.

"Maître hôte de sa montagne", il nous la fit découvrir de Stardé au Madres, en passant par Cobazet et le Caillau, en grandes enjambées dans ses bottes.

Étonnant de connaissances il nous fit aimer ses bois et "son bois", ses pâturages, ses sources cachées dans des endroits parfois secs et inattendus. Il fut à l'origine du balisage du chemin menant du Caillau au Madres.

Randonneurs, lorsque vous arriverez au sommet du Madres, pensez que la grande dalle de lloses qui recouvre l'abri, fut portée et placée par

Laurent CAPDET.

Impressions sur le Pessebre 2000

Henri Payri



Depuis 17 ans, comme tous les ans, les "PASTORETS DE MOSSET" ont interprété dans la nuit du 24 décembre leur traditionnelle crèche vivante en catalan. L'église était comble pour participer à cet avènement et à cette soirée de ferveur, de fraternité et d'amour autour du "Pessebre".

Pastorets de Mosset, humbles bergers, vous avez su une fois encore enthousiasmer cette nuit de Noël de vos chants d'allégresse pour produire une merveilleuse exaltation de la Nativité ; Pastorets de Mosset et d'Europe, vous avez su vous unir dans une communion d'harmonieuse espérance et d'émotion dans le langage du cœur et de l'adoration. Et au travers de vos diverses représentations à Cerbère, Collioure et Espira de l'Agly, ce fût toute la différence avec de l'unique folklore ou de la simple tradition....

PASTORETS DE MOSSET,
ARE SEMPRE ENDAVANT !
PER MOLTS ANYS I BON ANY NOU !

Merci à **Miquel Perpinya, Louis Torreilles, Ursula Van Wijk, Julien Costéja** et tous leurs Pastorets sans qui ne serait cette si belle et grande histoire de Mosset .

Henri PAYRI

L'Enric de la Mimi, la nina de la Matilde.



OCÉAN

Henri RUFFIANDIS



Océan de la vie et océan de larmes
Océan de l'amour et océan de charmes
Océan de l'argent, océan de la joie
Océan de misère, océan de la foi
Océan de science, océan de violence
Océan de pensées, océan de silence
Océan de la glace, océan du désert
Océan du cosmos, océan d'univers,
Dans notre triste monde, où tout n'est qu'océan
Ces flots ne peuvent rien, qu'aboutir au néant.

Océan Pacifique, océan Atlantique
Océan Antarctique et océan Arctique
Votre épouse Téthys, déesse du liquide
A enfanté pour nous les belles Océanides.

Amazone, Congo, Nil et Mississippi
Yang Tsé Kiang, Sénégal, Mékong, Fénisséi
Niagara, Zambèze, Indus, Gange, Niger
Danube, Rhin, Volga, Saint-Laurent et Oder
Vous tous, fleuves du monde, du petit au plus grand,
Vous êtes les plus beaux des fils de l'océan.
Vous êtes nés de lui et retournez à lui,
Quand notre grand soleil qui chauffe et qui luit
A fait évaporer quelque peu son eau
Et la pluie bienfaisante vous nourrit de là-haut.

Océan, océan, oui tout n'est qu'océan
Sur notre globe bleu qui poursuit son chemin
Dans l'immense univers et court vers son destin,
Le destin de l'atome, et celui du néant.

juillet 1986

UNE ÉTOILE A BRILLÉ

Suzy SARDA



*La nuit était calme et le ciel scintillait.
Le monde attendait, serein, figé, pas un bruit.
Jésus, le Sauveur du monde devait arriver,
Cette nuit même, le prophète l'avait promis.*

*Tout doucement Marie et Joseph avançaient
Vers une hôtellerie pour recevoir l'enfant.
Pas de place pour eux ; ils en furent chassés.
C'est donc dans une étable qu'eut lieu l'événement.*

*Au milieu des moutons, agneaux et brebis
Jésus ouvrit les yeux sur un monde endormi.
La douce Marie le berçait. Joseph veillait.
Paix dans le monde. Un Rédempteur nous est né.*



UN COMITÉ DE RÉDACTION OÙ CHACUN A SA SPÉCIALITÉ

Michel ARROUS : personnages historiques
Claude BELMAS : médecine - conférences
André BOUSQUET : mise en forme journal
Henri GALIBERN : histoire récente
Jacotte GIRONÈS : archiviste photos
Georges GIRONÈS : balades
Violette GRAU : actualité - vie du village
Jean LLAURY : archiviste textes - nature
René MESTRES : relecture - passé récent
Jean PARÈS : généalogie - histoire
Ch. et R. PLANES : anecdotes
Christine QUÈS : cuisine
Henri SENTENAC : chasse - pêche
Suzy SARDA : poésie
Sylvie SARDA : chevaux
Hélène SIGAUD : courrier du cœur
Claude SOLER : interview des "forasters"
Gérard VAN WESTERLOO : art
Fernand VION : humour

Jean LLAURY et **René MESTRES** assurent,
en outre, la relecture et la correction des
textes.

RAPPEL

Les négligents qui n'ont pas encore
renouvelé leur abonnement pour l'année 2001
(100F les 6 numéros)
sont priés d'adresser leur chèque au nom du
Journal des Mossétans
à l'aide du bon figurant au bas de la lettre de
rappel jointe au présent numéro
Merci

Prochaine parution du Journal des Mossétans
le 30 mars 2001
envoyez vos articles avant le 15 accompagnés d'une
photo pour les "nouveaux journalistes"

qui fait quoi ?



LE JOURNAL DES MOSSETANS
association Loi de 1901
enregistrée sous le n° 0663003116

4, Carrer del Trot - 66500 MOSSET
tel : 04 68 05 02 81
mel : mossetans@wanadoo.fr

Directeur de la publication André Bousquet
Secrétaire Jean Llaury
Trésorier Henri Galibern

Comité de rédaction

Michel Arrous	Christiane Planes
Claude Belmas	Renée Planes
André Bousquet	Christine Quès
Henri Galibern	Sylvie Sarda
Jacotte Gironès	Suzy Sarda
Georges Gironès	Hélène Sigaud
Violette Grau	Henri Sentenac
Jean Llaury	Claude Soler
René Mestres	Gérard Van Westerloo
Jean Parès	Fernand Vion

Impression

Buro Services 6, Avenue Torcatis
66000 PERPIGNAN

Abonnement annuel - 6 numéros - 100F
chèque au nom du Journal des Mossétans

*les documents originaux adressés au Journal
seront tous restitués à leurs auteurs.*